

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 50

Artikel: Un nid de fripons : [suite]
Autor: Loudier, Sophronyme
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vin (Nicolas), né à Rochefort. Il reçut dix-sept blessures, toutes par devant, eut trois doigts amputés, une épaule fracturée, le front horriblement mutilé, et obtint, pour prix de ses services, un sabre d'honneur, un ruban rouge et 200 francs de pension.

Ce grognard se fit toujours remarquer dans les camps par une telle naïveté et une telle exagération dans ses sentiments, que ses camarades finirent par le tourner en ridicule.

De l'armée, la réputation de Chauvin se répandit dans la population civile, et bientôt le mot chauvinisme servit à désigner l'idolâtrie napoléonienne, et en général toute espèce d'exagération, principalement en politique.

Lê coraux à la Nanette.

Quand l'est qu'on vâi on sâitâo maniçi sa faulx dein on tsamp d'espacette, seimblî que n'ia rein d'asse ési, n'est-te pas veré? Eh bin! bailli z'ein vâi iena à n'on lulu que n'a jamé scyi, vo pâodè comptâ qu'à la premire coutelâ la tè pliantè dein terra, à meîn que ne passâi per dessus l'herba et que ne laissâi la mâiti dè l'andain ein adze. Eh bin! l'est por tot dinsé; faut savâi et faut avâi accoutemâ dè fêrè oquiè po s'ein teri à l'honneur; et cein est veré na pas pi polè z'ovradzo, mâ assebin po quand s'agit d'ein preindrè onna bombardâie; kâ tsacon sâ que lè quartettârès que sâvont lâo meti ein pâovont preindrè tant que volliont sein que lâo z'arrevâi rein, et sâvont adé retrovâ l'hotô. Mâ po cliâo pourro z'innocents que ne bâivont pas dou déci pè senanna, on est bin su qu'à la premire torniaula, lâo z'arrevè dâi z'histoires dè la metsance, coumeint on lo pâo liairè dein lo *Journal de Fribor*, que contè sta z'ice:

On pourro gaillâ que n'allâvè dièro ào cabaret qué quand y'avâi dâi vôtès, sè trovâ bliet lo né dâo 26 Noveimbro, vo sèdè bin, adon dè la vôtâ dâo référandon, et ma fâi l'ein avâi 'na tolla eimbarquâie, que ne savâi pas iò l'ein iré, et qu'arrevâi decoutè sa mâison, sè trompè dè porta et s'einfatè dein lo boiton à la tchivra, iò s'étaï tot benhirâo su la litière drâi derrâi la cabra, ein sè peinsèint que fasâi bon retrovâ son lhi quand on étâi on bocon mafi; et et dè bio savâi que fut bintout à sonicâ ào tot fin et à ronelliâ épais.

Mâ tandi la né, la tchivra que n'étaï pas tant à se n'èse po cein que lo lulu lâi avâi prâi on pou dè sa pliace, ne put pas restâ étaissa, et coumeint la tête dâo gaillâ sè trovâvè à la pliace iò la tchivra finit, la cabra, ein léveint la quiua, einvoyâ 'na cârra dè grans dè café su la frimousse dâo citoyein, que cein lo réveillâ à mâiti; mâ coumeint sè peinsâvè que l'étaï decoutè sa fenna que portâvè pè lo cou cein qu'on lâi dit on «collier dè corail», lo coo s'éma-gina que l'attatse dè cé collier étâi rota, et que tot cein s'égranâvè, et fâ à la tchivra, que pregnâi po sa fenna: Nanette! Nanette! crayo bin que te pai tè coraux!

2

Un nid de fripons.

La rentrée d'Hilaire interrompit la conversation commencée; le déjeuner continua et chacun y fit honneur. Au dessert, le domestique se retira.

— Vous disiez donc, ma chère belle-mère, que vous aviez la perle des serviteurs, dit Gérard, reprenant la conversation où il l'avait laissée en se mettant à table.

— J'ai, en effet, des domestiques modèles, qui se jette raient dans le feu pour m'être agréables et sur lesquels, ma sœur et moi, nous pouvons compter à toute heure du jour et de la nuit.

— Hélas! soupira M. de Nolis, c'est la foi qui sauve!...

— Doubteriez-vous de mes paroles, Gérard?

— Ma chère mère, ce que vous dites là, est trop beau; l'humanité, même au point de vue domestique, n'est pas si parfaite, et je suis convaincu que votre très nombreux personnel, si grandement adulé et si fort choyé par vous, ne vaut pas mieux que tant d'autres dont nous connaissons les hauts faits.

— Qui peut vous suggérer ces mauvaises pensées, poursuivit tante Clotilde, à moitié fâchée?

— Mais la vue même de vos gens; avez-vous jamais trouvé rien de plus faux que cette face sournoise qui sort d'ici? Hilaire a-t-il une seule fois regardé quelqu'un en face? Je vous défie de répondre affirmativement. — Louis, du reste, le vaut bien sous ce rapport; les deux font l' paire et doivent s'entendre comme larrons en foire. — Si j'examine le personnel féminin, c'est bien autre chose encore: Victoire, pardonnez-moi ma franchise, est le grand-maréchal du Palais; un peu plus, je dirais la souveraine...

— Ah! Gérard, murmura M^{me} d'Omerley?...

— Mon Dieu, je sais que je vais trop loin, peut-être; eh bien non, la souveraine, c'est vous; mais comme certaines reines constitutionnelles, si vous réglez, vous ne gouvernez pas.

— Tais-toi donc, mon ami, dit en souriant Faustine à son mari, maman va croire que nous sommes venus lui demander à déjeuner dans l'intention arrêtée de dénigrer son entourage.

— Je jure bien, par exemple, que cette pensée ne m'est jamais venue, reprit Gérard; seulement, la conversation étant ramenée sur ce sujet, il faut que j'en aie le cœur net: Pour moi, je le répète, maman est entourée de drôles qui ne valent pas la corde pour les pendre; voilà le grand mot lâché.

— Horreur! s'écria tante Clotilde.

— Peut-on calomnier ainsi de braves gens? continua M^{me} d'Omerley.

— C'est toujours facile d'accuser, reprit avec animation tante Clotilde; mais prouver, c'est bien différent.

— D'abord, je n'accuse personne, dans le sens où vous l'entendez; seulement je répète mon premier dire: vos domestiques sont, comme tant d'autres, non des amis de la maison, — la race est perdue, — mais les sangsues du logis, ce qui est tout autre chose.

— Prouvez-le donc! s'écria M^{lle} de Lhéryn, avec colère.

— Vous voulez des preuves?

— Oui.

— Je t'en prie, mon ami, cède à ma tante et à ma mère, poursuivit Faustine; que peut te faire, après tout, que ses domestiques soient ceci ou cela?

— Tu fâches grand'mère, balbutia Lina, qui écoutait avec un étonnement mêlé de crainte le tour animé de ce dialogue.

— Ces preuves, je consens à vous les donner, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous allez m'obéir aveuglément pendant une semaine; soyez assurées à l'avance que mon pouvoir momentané n'aura rien de tyrannique.

— Ne fût-ce que pour vous confondre, j'y consens pour ma part, dit tante Clotilde.

— Je fais de même, riposta M^{me} d'Omerley.

— Affaire conclue alors. A cinq heures, aujourd'hui même, je vous emmène à Paris.

— A Paris, pour combien de temps?

— Jusqu'à ce qu'il me plaise de faire cesser votre exil; je vous l'ai dit tout à l'heure, il ne dépassera pas une semaine.

— Quoi, huit jours absentes du château?

— Qu'importe, puisque vous avez pleine confiance dans ceux qui ont pour mission de le garder ?

— Soit ! répartit M^{lle} de Lhérim.

— C'est affaire bien décidée, conclue ? demanda Gérard.

— Faites comme il vous plaira.

M. de Nolis frappa sur un timbre, Hilaire parut.

Madame d'Omerley, qui avait eu le temps de faire un signe à son gendre avant l'entrée du domestique, prit la parole :

— Mon brave Hilaire, dit-elle, Mademoiselle de Lhérim et moi, nous avons résolu de passer les fêtes de Noël à Paris, chez M. de Nolis ; que Louis tienne donc la voiture prête pour cinq heures, afin de nous conduire à la gare ; je compte sur le bon vouloir de tous pour que rien de fâcheux ne me soit signalé pendant cette semaine.

— Madame peut dormir tranquille, répondit le jardinier du château ; je veillerai sur toutes choses.

— Envoyez-moi Victoire.

Hilaire sortit ; une minute après, le cordon-bleu de la maison entra dans la salle à manger.

— Madame me fait appeler ? demanda-t-elle d'un ton à moitié bourru.

— Oui ; j'ai deux mots à vous dire : ma sœur et moi, nous nous absentons tout une semaine ; s'il survenait quelque incident digne d'attirer mon attention, vous me le feriez savoir chez mon gendre, 75, rue Lafayette, à Paris.

— Madame sera servie selon ses ordres, répartit Victoire ; elle peut s'en rapporter à moi ; j'ai l'œil ouvert sur tout le monde.

— Allez, ma bonne fille, je compte sur votre vigilance accoutumée.

La cuisinière regagna ses fourneaux songeuse ; puis, souriante : « Ah ! la bonne pâte de femme, murmura-t-elle ; vrai, on n'en fait plus comme cela ! »

A cinq heures moins quelques minutes, la voiture, stationnant devant le perron du château, reçut les cinq voyageurs, partit au grand trot et se dirigea vers la gare.

Avant de monter dans le train, M^{me} d'Omerley fit un pas vers le cocher :

— Vous aurez soin de mes chevaux, Louis ; vous me le promettez.

— Les chevaux ne manqueront de rien, je puis l'assurer à Madame.

— Vous les promènerez chaque jour ?

— La parole de Madame est un ordre sacré pour moi.

— Adieu, Louis.

— Mes respectueux hommages à Madame.

— Braves gens, murmura la mère de Faustine, en revenant vers le groupe qui l'attendait sur le quai ; est-il possible de suspecter de pareils serviteurs !

Un instant plus tard, le train roulait sur Paris.

(A suivre.)

Boutades.

On nous raconte cette jolie farce, arrivée l'année dernière dans un de nos villages du Jorat. Un dragon, qui se préparait à partir pour un cours de répétition à Berne, prie son frère, — gros garçon, un peu benêt, — d'aller seller son cheval, ce qui fut fait. Mais quand le dragon voulut enfourcher sa bête, il saperçut que la selle était tournée à rebours.

— Quest-ce que tu me fais là ! dit-il à son frère d'un ton colère, ne vois-tu pas que cette selle est tournée à rebours, gros bêta !...

— Est-ce que je savais de quel côté tu voulais aller ? répond l'autre.

L'ai avai pè vâi lo Lé dè Bret n'a vilhe qu'étâi pingre, coumeint diont clliâo dè Lausena. Suzette

martchandâvè tot, mâ po veindrè savâi prao veindrè ! et on dzo que l'avâi fè on bon martsî avoué ion dè Montagny, le va tsi Frédéri qu'étâi tzeroton, et l'ai dit se volliâvè menâ 25 quintaux dè fein tant què lé, et dièro demandâvè.

— Cinq francs, se repond Frédéri.

— Coumeint, cinq francs ? fe la vilhe, cinq francs po menâ 25 quintaux dè fein qu'est lerdzi coumeint dè la pliomma, lè onna vergogne ! J. G.

On lit aux annonces d'un de nos journaux : « Plusieurs ouvrières cigareuses, façon Grandson, trouveront de l'occupation immédiate chez MM.... etc. »

Deux hommes d'affaires qui habitent la même maison, après avoir été étroitement liés, ont eu des discussions d'intérêt qui en ont fait des ennemis irréconciliables.

Hier, au moment de rentrer chez eux, ils se heurtent devant la porte cochère :

— Monsieur, dit l'un d'eux en passant brusquement le premier, je ne cède jamais le pas à un coquin.

— Et moi, monsieur, répond l'autre, en saluant poliment, je le cède toujours.

Nous avons sous les yeux une lettre de condoléances, adressée à l'un de nos amis qui vient de perdre un de ses parents : Cette épitre se termine ainsi : « Croyez que je prends la plus vive part à votre d'œil. »

Problèmes.

On a deux points distants de 225 kilomètres. Au point A, on vend le charbon 3 fr. 75 les 100 kil. ; au point B, il est vendu 4 fr. 75. Ces deux points sont reliés par un chemin de fer sur lequel le transport du charbon se paie à raison de 80 cent. les 100 kil. pour 100 kilomètres. On demande quel est le point sur la ligne A B où le charbon coûtera également cher ?

Prime : Un jeu de cartes.

Invité par des amis, j'ai fait trois parties de cartes ; à la première, j'ai perdu la moitié de ce que j'avais ; à la deuxième, j'ai perdu la moitié de ce qui me restait ; à la troisième, j'ai gagné 4 fois ce qui me restait, et je me suis retiré avec une perte de 15 fr. — Combien avais-je en me mettant au jeu ?

Prime : Une série des *Causariès*.

THÉÂTRE. — Dimanche 17 décembre : **Le Paysan des Alpes**, ou la Savoie en 1560, drame historique en 5 actes. — **Nos députés en robe de chambre**, comédie en 4 actes. — Ordre du spectacle : Le Paysan des Alpes. — A 9 1/2 heures : Nos députés. — On commencera à 7 h. précises.

Papeterie L. MONNET

Agendas pour 1883, de poche, de bureau, à effeuiller, etc. — **Cartes de visites**, très soignées et livrées promptement. — Grand choix de papiers à lettres pour bureaux. — Impression de têtes de lettres, de factures et d'enveloppes avec raison de commerce. — Assortiment de registres, de copies de lettres et de presses à copier.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}